

vains, chose dont peut-être nul Anglais, et à coup sûr, nul Français ne se fût avisé. Qu'importoit en effet aux gens-de-lettres parisiens, qui se comptoient pour les seuls Français et qui se connoissoient entre eux, le tableau des écrivains du reste de la France, des académiciens de Nancy, de Dijon, de Marseille? Etoit-il seulement quatre provinciaux, qu'ils daignassent excepter de la proscription générale? *Apparent vari nantes. . . . .*

Il résulte encore de ces vues systématiques et précises, de cet amour général de la lecture et de l'étude, du séjour de ces savans habitans sur tous les points de l'Empire, et familièrement répandus dans toutes les cotteries; de ces Universités, de ces écoles, pour la plûpart bien organisées; que l'instruction, solide et foncière, est plus générale parmi la nation allemande que parmi nulle autre. L'esprit badaud, ignorant des choses usuelles, qu'on a tant reproché aux Parisiens, et qu'on reproche peut-être avec quelque droit à tous les habitans des très-grandes villes, ne peut devenir celui de la jeunesse allemande. Elle n'ignore communément rien de ce qui concerne l'histoire, le droit public, la description physique et politique du globe; les connoissances habituelles d'économie, d'agriculture, d'histoire naturelle, lui sont rarement